

Fiche de lecture : Trois problèmes de groupe, par Gilles Deleuze, Préface du livre de Félix Guattari, *Psychanalyse et transversalité, Essais d'analyse institutionnelle*, François Maspero éd., Paris, 1974.

L'auteur :

Gilles Deleuze (1925 – 1995) est un philosophe de la deuxième moitié du vingtième siècle formé à Paris. Il publia une trentaine d'ouvrages entre 1960 et 1990, d'abord centré sur des philosophes modernes et la métaphysique, puis sur une critique conjointe de la psychanalyse et du capitalisme qu'il développera avec Félix Guattari, aboutissant notamment à *L'Anti-Œdipe* (1972) et *Mille-Plateaux* (1980), ainsi qu'à *Kafka. Pour une littérature mineure* (1975) puis plus tard à *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991). Ces deux premiers ouvrages cités influenceront fortement les sciences sociales notamment aux USA, et participent à associer Deleuze et Guattari au courant de la French Theory, courant de philosophie postmoderne ou encore post-structuraliste, qui contribua à l'apparition aux Etats-Unis des études culturelles, des études de genre et des études postcoloniales.

Félix Guattari (1930 – 1992) était psychanalyste et philosophe. Il a notamment oeuvré toute sa vie au sein de la clinique de La Borde, haut lieu de la psychothérapie institutionnelle, et participé au Groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles (GTPSI, 1960 – 1966) avec Jean Oury et François Tosquelles, et au Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles (CERFI, 1965 – 1987) dont il fut l'un des fondateurs.

Ils se connurent à la fin des années 1960. Ils furent tout deux militants d'extrême gauche, plus particulièrement dans les années 1970, où ils furent notamment proche du mouvement opéraïste italien. Guattari fut notamment membre du Mouvement du 22 Mars.

Résumé quelque peu commenté de l'écrit :

Le livre dont Deleuze fait ici préface est une compile d'écrits de Guattari publiés entre 1955 et 1970 qui questionnent notamment les articulations entre politique et psychanalyse, et qui alimentèrent la psychothérapie et l'analyse institutionnelles.

Deleuze rapproche d'emblée Guattari, quoiqu'il en précisera les différences, de Reich¹ ; d'un courant de pensée qui tente d'articuler les phénomènes psychiques et les phénomènes politiques et sociaux, qui pense la psyché individuelle comme insérée dans un corps groupal/social, et qui critique par là le primat du moi auquel peut amener la psychanalyse, allant jusqu'à proner un anti-moi.

« Le mot de Guattari, 'nous sommes tous des groupuscules', marque bien la recherche d'une nouvelle subjectivité, subjectivité qui ne se laisse pas enfermer dans un tout forcément prompt à reconstituer un moi, ou pire encore un surmoi, mais s'étend sur plusieurs groupes à la fois, divisibles, multipliables, communicants et toujours révocables. »

1 Reich (1897-1957) fut psychanalyste, médecin et sociologue ; l'un des plus brillant élève de Freud, qui tenta notamment « une synthèse des apports de Freud et de Marx au sein de ce qu'il appelle l'Economie sexuelle » : <http://libertaire.free.fr/Reich08.html>

L'individu comme le groupe se pronent non pas comme unité bien cloisonnée mais comme êtres relationnels faisant face au changement, à la mort.

« Le critère d'un bon groupe est qu'il ne se rêve pas unique, immortel et signifiant, comme un syndicat de défense ou de sécurité, comme un ministère d'anciens combattants, mais se branche sur un dehors qui le confronte à ses possibilités de non-sens, de mort ou d'éclatement, 'en raison même de son ouverture aux autres groupes'. L'individu à son tour est un tel groupe ».

Deleuze dégage de cette « rencontre du psychanalyste et du militant » trois ordres de problèmes auxquels il tente de répondre dans cette préface, qui ne sont d'ailleurs pas tant des problèmes (au sens d'articulations dialectiques) que des questionnements tout court :

« 1. Sous quelle forme introduire la politique dans la pratique et la théorie psychanalytiques (une fois dit que, de toute façon, la politique est dans l'inconscient lui-même) ?

2. Y a-t-il lieu, et comment, d'introduire la psychanalyse dans les groupes militants révolutionnaires ?

3. Comment concevoir et former des groupes thérapeutiques spécifiques, dont l'influence réagirait sur les groupes politiques, et aussi sur les structures psychiatriques et psychanalytiques ? »

Trois questions qui posent donc l'assomption que désir et politique, psyché et politique, s'entremêlent, et qu'il y aurait à dénouer cela pour mieux en comprendre les ressorts...

Quant à la première question, Deleuze nous dit notamment :

- que Guattari réencastre l'inconscient, la libido, « *cette essence de désir et de sexualité* », dans le champ social, économique et politique ; que le désir latent, nos amours et nos choix sexuels, sont moins des dérivés de coordonnées familiales et mythiques, que « les dérives d'un réel social ».
- que le narcissisme absolu (Das Ding) de la psychanalyse n'est pas tant un « *horizon récurrent qui fonde illusoirement une personne individuelle, mais un corps social qui sert de base à des potentialités latentes* », autrement dit que les individus ne cherchent pas tant à soigner leur Moi de blessures narcissiques fondamentales que de trouver une place dans la société.

Se basant sur Guattari ainsi que sur Marcel Jaeger, qui ont pu l'observer chez des patients, il nous dit que cette détermination politique et sociale de l'inconscient, de nos fantasmes, nos hallucinations, nos désirs, est potentiellement plus importante que la détermination familiale et infantile sur laquelle Freud a mis l'accent².

² Qui dit effectivement, selon ce que je retiens de son livre Cinq leçons de psychanalyse (édition petite bibliothèque payot, 1981), que les complexes pathogènes, en particulier les névroses, trouvent généralement leurs causes dans des éléments liés à la sexualité infantile. Voir en particulier la quatrième leçon.

« Comment oublier le rôle de l'État dans toutes les impasses où la libido se trouve prise, réduite à investir les images intimistes de la famille³ ? Comment croire que le complexe de castration puisse jamais trouver de solution satisfaisante tant que la société lui confie un rôle inconscient de régulation et de répression sociales ? Bref, la relation sociale ne constitue jamais un au-delà ni un par-après des problèmes individuels et familiaux. »

Ce qui implique pour la psychanalyse un renversement, *« et sans doute une redécouverte de la psychose sous les oripeaux de la névrose »* – autrement dit, si je comprend bien, il s'agirait de voir derrière les élans névrotiques de la personnalité des formes de psychoses, donc de remettre en cause l'idée que la névrose serait *« généré par un conflit psychique refoulé d'origine infantile »*⁴ et plutôt la rapprocher des décalages entre le Moi et la réalité, des clivages du moi dont parle Freud⁵ – et un renversement de la pensée de Reich, de la relation entre économie politique et économie libidinale – autrement dit ce ne serait pas tant notre libido, nos désirs, qui seraient prolongement des rapports sociaux matérialistement déterminés, que l'inverse, ou plutôt qu'ils sont en rapport dialectique...

« Il n'y a pas une répression sexuelle qui viendrait intérioriser l'exploitation économique et l'assujettissement politique. (...) C'est donc l'économie politique en tant que telle, économie des flux, qui est inconsciemment libidinale : il n'y a pas deux économies, et le désir ou la libido sont seulement la subjectivité de l'économie politique. »

Il renvoie alors, évoquant le travail de Cardan au sein de Socialisme ou barbarie, à la notion d'institution...

A la deuxième question Deleuze répond qu'il ne s'agit pas d'appliquer la psychanalyse aux événements politiques mais bien d'observer ce que les grandes tendances politiques inscrivent dans les fonctionnements des groupes et des mouvements politiques, et notamment ce qu'elles donnent en termes de processus de subjectivation et d'aliénation.

Deleuze nous dit que l'incapacité de la révolution Russe et l'histoire qui la succède, des partis communistes et des syndicats nationaux, à abattre le capitalisme, procéderait des dynamiques psychosociales, institutionnelles et économiques impulsées par la *« grande coupure léniniste »* de 1917 – l'instauration d'un parti unique avant gardiste messianique se substituant aux masses dans un contexte international concurrentiel – et qu'elle peut s'analyser à partir des catégories que Guattari propose de groupes sujets et groupes assujettis. Voici comment celles-ci se définissent :

3 En passant, cela me fait un écho assez fort à la lecture de P. Servigne et G. Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, LLL, 2017 ; lorsqu'ils disent (p164,165), en se basant sur Kaufmann (2015), que le couple est devenu *« l'un des bastions des sentiments de sécurité et de confiance »* dans une société où la compétition généralisée rend la vie dure à ces sentiments qui faciliteraient les relations sociales. Ces auteurs n'utilisent pas la notion de désir mais nous pourrions croiser leurs analyses

4 Définition de la névrose que l'on retrouve chez Freud selon la page Wikipédia sur la névrose, qui se réfère à Roudinesco et Plon, 2011.

5 Ici aussi l'article Wikipédia se réfère à Roudinesco et Plon, et nous précise l'ouvrage : *Dictionnaire de la Psychanalyse*, Fayard, 2011. Précisons que Deleuze nous dit que Guattari a mené une entreprise de réévaluation de la psychose.

« Les groupes assujettis ne le sont pas moins dans les maîtres qu'ils se donnent ou qu'ils acceptent, que dans leurs masses ; la hiérarchie, l'organisation verticale ou pyramidale qui les caractérise est faite pour conjurer toute inscription possible de non-sens, de mort ou d'éclatement, pour empêcher le développement des coupures créatrices, pour assurer les mécanismes d'autoconservation fondés sur l'exclusion des autres groupes ; leur centralisme opère par structuration, totalisation, unification, substituant aux conditions d'une véritable « énonciation » collective un agencement d'énoncés stéréotypés coupés à la fois du réel et de la subjectivité (c'est là que se produisent les phénomènes imaginaires d'œdipianisation, de surmoïsation et de castration de groupe). Les groupes-sujets au contraire se définissent par des coefficients de transversalité qui conjurent les totalités et hiérarchies ; ils sont agents d'énonciation, supports de désir, éléments de création institutionnelle ; à travers leur pratique, ils ne cessent de se confronter à la limite de leur propre non-sens, de leur propre mort ou rupture. »

On a là deux pôles, « deux versants de l'institution ». Et le long du cheminement politique d'un Guattari (qui passa par le trotskisme, l'entrisme, la Voie communiste, le mouvement du 22 mars) :

« le problème reste celui du désir ou de la subjectivité inconsciente : comment un groupe peut-il porter son propre désir, le mettre en connexion avec les désirs d'autres groupes et les désirs de masse, produire les énoncés créateurs correspondants et constituer les conditions, non pas de leur unification, mais d'une multiplication propice à des énoncés en rupture ? ».

Or les groupes révolutionnaires ont une tendance à méconnaître et réprimer les phénomènes de désir, une tendance à reproduire des structures d'assujettissement, à reproduire des divisions classistes en procédant par détachement d'une avant garde, prélèvement d'un prolétariat discipliné, exclusion d'un sous prolétariat... Alors qu'il s'agirait d'œuvrer à supprimer ces divisions et distinctions de classes et donc de lutter contre ces pratiques pour « *dégager au contraire des positions subjectives et singulière capable de communiquer transversalement* »⁶. Et il ne s'agirait pas de choisir entre centralisme ou spontanéisme, mais bien d'opérer les deux à la fois, d'unifier « *transversalement, à travers une multiplicité* », par analyse du désir de groupe et de masse, et non pas verticalement par une « *synthèse procédant par rationalisation, totalisation, exclusion* » qui écraserait cette « *multiplicité propre au désir* ».

« Ce qu'est une machine de guerre par différence avec un appareil d'État, ce qu'est une analyse ou un analyseur de désir par opposition avec les synthèses pseudorationnelles et scientifiques, telles sont les deux grandes lignes où nous porte le livre de Guattari, et qui marquent selon lui la tâche théorique à poursuivre actuellement ».

Concernant la troisième question il ne s'agit toujours pas d'une « application »⁷ de la psychanalyse aux phénomènes de groupe ou de masse, mais, à l'exemple du Mouvement du 22 Mars, de :

6 Deleuze renvoie là au texte de Guattari : L'étudiant, le fou et le Katangais.

7 C'est Deleuze qui souligne ce terme.

« constituer dans le groupe les conditions d'une analyse de désir, sur soi-même et sur les autres ; suivre les flux qui constituent autant de lignes de fuite dans la société capitaliste, et opérer des ruptures, imposer des coupures au sein même du déterminisme social et de la causalité historique ; dégager les agents collectifs d'énonciation capables de former les nouveaux énoncés du désir ; constituer non pas une avant-garde, mais des groupes en adjacence avec les processus sociaux, (...) une subjectivité révolutionnaire par rapport à laquelle il n'y a plus lieu de se demander ce qui est premier, des déterminations économiques, politiques, libidinales, etc., puisqu'elle traverse les ordres traditionnellement séparés ; saisir ce point de rupture où, précisément, l'économie politique et l'économie libidinale ne font plus qu'un. Car l'inconscient n'est pas autre chose : cet ordre de la subjectivité de groupe qui introduit des machines à explosion dans les structures dites signifiantes comme dans les chaînes causales, et qui les force à s'ouvrir pour libérer leurs potentialités cachées comme réel à venir sous l'effet de rupture. »

Quant à la suite du texte concernant la psychothérapie, Deleuze revient sur l'importance et la considération à accorder à la psychose, à la folie, et plus généralement au désir ; pronant que la vérité se situe de ce côté, du côté des machines désirantes et du non-sens, et non du côté de la théorie, la structure, l'organisation, le signifiant, qui viendraient en deuxième lieu une fois la vérité sourdue. S'opposant au courant de l'antipsychiatrie, il précise qu'il ne s'agit surtout pas de nier la spécificité de la folie, de l'aliénation mentale, ni de poser une généralisation de la folie, mais plutôt de lire à travers la folie ce qu'il y a de singulier, et d'y trouver l'appui pour une transformation révolutionnaire de l'institution sans passer par la loi ou le contrat, à la Saint-Just⁸.

Il s'agit « d'introduire dans l'institution une fonction politique militante, constituer une sorte de monstre qui n'est ni la psychanalyse ni la pratique d'hôpital, encore moins la dynamique de groupe, et qui se veut applicable partout, (...), une machine à produire et à énoncer le désir. », « de faire de l'institution l'objet d'une véritable création où la folie et la révolution, sans se confondre, se renvoient précisément ce visage de leur différence dans les positions singulières d'une subjectivité désirante ».

Ce que j'en tire pour ma recherche :

Ce texte fait fortement échos à mes questionnements, mais il m'est difficile d'en ressortir des conclusions du fait de son niveau d'abstraction et de conceptualisation. Cela nécessiterait tant de lire le livre en question que d'autres écrits pour mieux en comprendre les ressorts ; de rentrer dans des descriptions plus approfondies pour voir en quoi ces concepts s'appliquent, et si ces articulations sont fécondes. Tentons de préciser cela.

La dialectique posée au centre de ce texte entre les groupes sujets et assujettis, et la question de la connexion des désirs au sein et entre les groupes, me semblent fortement correspondre à ce que je pose. Ma recherche questionne en effet les conditions propices au développement de liens intergroupes

⁸ « Au sens où Saint-Just définit le régime républicain par beaucoup d'institutions et peu de lois (peu de relations contractuelles aussi). »

fertiles qui puissent accroître une puissance d’agir déjouant les oppressions classe / genre / race et oeuvrant à un devenir social plus juste et épanouissant. Elle s’origine dans une tension entre des mouvements de subjectivation et d’aliénation vécus au sein et à travers des groupes restreints politiques et alternatifs ; un vécu qui, sans se revendiquer explicitement ni de la folie ni de la révolution, n’en passe pas moins par des états dysphoriques et des idéaux et fantasmes de transformation sociale qui s’entremêlent ; des états et des questionnements liés aux distorsions entre ces idéaux et la réalité de terrain. Dans mon fil d’expériences et d’affects et sur mon terrain de recherche, se chamboulent à la fois ces aspects psychiques et ces aspects groupaux et sociaux. Se vivent des questions et dialectiques telles que : plaisir / travail, centralisation / spontanéisme... On retrouve donc une même recherche de ce qui pourrait permettre à des groupes humains de s’agencer puissamment, de trouver consistance et cohésion sans écraser les individualités, les sensibilités, les désirs...

Si les propositions de ce texte me paraissent pertinentes pour penser de telles dynamiques politiques : supposer un inconscient individuel et groupal, mettre en place les conditions d’une analyse des désirs dans les groupes, proner une ouverture et une transversalité des groupes... la mise en œuvre concrète de ces propositions restent floues, et sa conception des groupes peut être remise en dialectique...

Cette dualité qu’il propose (entre groupe sujets et assujettis) : au sein de Survie comme à la Dar Lamifa j’ai pu ressentir à la fois des tendances organisationnelles hiérarchiques et/ou structurantes tendant à empêcher l’expression de sensibilités instituant et des tendances à l’ouverture transversale tendant à ouvrir de nouveaux espaces, à permettre des formes de penser et d’agir créatives. Mais à la fois, ces premières tendances permettent la poursuite et la réalisation de désirs, l’expression de sensibilités, tandis que ces deuxièmes peuvent aussi couper le désir, embrouiller la pensée et les relations en provoquant des conflits trop difficiles à dépasser, des surchauffes... Les groupes pourraient suivre les deux tendances à la fois ; on pourrait y voir, plutôt que des états, des processus dynamiques, de subjectivation ou d’assujettissement.

Il me semble qu’il faille faire ici attention à ne pas conclure des propositions de ce texte que l’organisation en elle-même, la structuration, la hiérarchie, assujettiraient les groupes et les individus, mais plutôt qu’il faille voir dans la possibilité de l’inscription dans le fonctionnement du groupe de « coupures créatrices », de « non-sens », je dirais d’altérité, une condition de la subjectivation continue du groupe... C’est il me semble ce que dit le texte plus loin, lorsqu’il dit qu’il faudrait à la fois centralisme et spontanéisme et qu’il faudrait unifier transversalement ; si ce n’est qu’à cet endroit il ne parle pas tant à l’échelle d’un groupe que d’un ensemble social élargi... Quoiqu’il paraît clair que Deleuze réfute toute forme de hiérarchie, quelque soit l’échelle. On retrouve là l’idée de l’anarchie, l’ordre sans le pouvoir... Il y a donc peut-être là un désaccord, car je tendrais à dire, dialectiquement, que la structuration d’un ou de plusieurs groupes, quitte même à ce qu’il y ait une forme de hiérarchisation qui s’opère, peut être une résultante de désirs multiples qui trouveraient accord momentané dans une forme organisationnelle... Il faudrait compléter le référentiel de Deleuze avec un référentiel autour des concepts de pouvoir et d’autorité, voir de leader, pour peut-être étoffer cette mise en dialectique des groupements politiques sujets / assujettis. Et se dire que les désirs sont inextricablement entremêlés d’autorité et de pouvoir, qu’il serait donc impossible d’unifier une

multiplicité de désir sans qu'il n'y ait aucune forme d'autorité qui s'exerce... Et se demander comment faciliter des compositions de groupes sujets, acceptant une multiplicité de désirs, s'ouvrant aux autres groupes, comment réunir des gens, des groupes autour d'un commun tout en permettant une multiplicité d'agir, sachant que ces mêmes désirs ont souvent besoin d'une forme d'autorité pour s'actualiser et se réaliser ? A l'encontre de ce que dit Deleuze, je dirais qu'il faudrait à la fois unifier par analyse et par synthèse, qu'il faille osciller entre ces deux opérations ; il me semble que pour avancer, les individus / groupes / masses, passent par des cycles tant d'ouverture, de multiplicité foisonnante, que de synthétisation, d'organisation rationalisée... C'est peut-être là un défaut du texte que d'opposer transversalité / multiplicité / analyse et verticalité / unicité / synthèse. On retiendra tout de même un intérêt pour ces catégories d'analyses ; et l'on se demandera ce que peut bien être une unification par analyse des désirs, ce que seraient les conditions d'une analyse de désir. Quelles conditions ? Quelles pratiques concrètes ? Et comment faire avec cette multiplicité foisonnante des désirs sachant que l'idée d'une économie libidinale selon ce que j'en comprends aujourd'hui sans trop avoir lu dessus, serait de dire que nous n'avons pas assez de temps, d'espace, d'énergie, pour assumer tout nos désirs, qu'alors nous faisons des choix, et que ceux-ci sont en bonne partie déterminés par les structures sociales.

Là où ça me parle, pour raccrocher avec un vécu concret : dans les espaces-temps qu'on se donnait (ou pas) à la Dar ou à Survie en interne pour laisser surgir nos désirs, nos états sensibles, ou en externe, pour confronter ces désirs et idées à d'autres ; dans ce que peut être une transversalité à teneur anticoloniale et autogestionnaire, l'exemple de Révolution Afrique me paraît instructif, qui montre d'ailleurs que se conjuguent dans l'action politique à la fois une ouverture transversale (étudiant.e.s, ouvriers, militant.e.s, artistes, habitants des foyers de travailleurs immigrés...) et une organisation hiérarchique⁹.

Je disais autrement, dans une récente tentative de commentaire de ce texte : peut-être manque t'il dans ce texte des éléments pour une mise en dialectique, une problématisation approfondie, ou bien il s'agit juste de la reformuler : là où l'ouverture confronte au non sens, à l'éclatement, là où effectivement l'ouverture aux autres groupes tend à disperser, à se mettre en danger, là où le groupe a besoin pour fonctionner de sécurité, de confiance et d'égalité, tout en se donnant un principe d'autonomie et de responsabilité individuelle pour éviter de tomber dans l'enfermement¹⁰, comment trouver des équilibres émancipateurs ? Comment combiner autonomie individuelle et organisation collective ? La machine de guerre peut-elle fonctionner sans tout éclater à son passage ?

On a là une autre articulation possible de la pensée de Deleuze avec des concepts définissant les fonctionnement de groupe, qui pourrait alimenter un cadre référentiel d'analyse...

On retrouve là par ailleurs les débats politiques récurrents entre les tendances libertaires / anarchistes et les tendances léninistes, entre socialisme scientifique et socialisme utopique. Une certaine analyse politique et philosophique aujourd'hui des philosophies critiques post-modernes telles que celles de Deleuze et Guattari tend plutôt à dire qu'elles ont plutôt été productrices de fragmentation, ou en tout

9 Voir Gilles de Staal, Mamadou m'a dit. Les luttes des foyers, Révolution Afrique, Africa Fête... Entretiens avec Patricia Tang, après la disparition de Mamadou Konté, Editions Syllepse, 2008

10 Voir Servigne, Chapelle, L'entraide, l'autre loi de la jungle, Les liens qui libèrent, 2017

cas qu'elles ont accompagnées un processus de fragmentation, concept qui serait à mettre en parallèle à celui de multitude, qui se rapproche des conceptions philosophiques deulezienne¹¹, et que cela ne suffit pas à la possibilité d'une organisation collective puissante¹². La proposition de multiplier les groupes sujets et de les relier transversalement plutôt que de créer des grandes organisations centralisées n'a pas plus permis que la Révolution Russe de renverser le capitalisme qui s'en accomode d'ailleurs fort bien.

Il y a là combinaison / articulation de trois niveaux de lecture : le psychique individuel, le groupal, la société. Pas évident à mener ensemble, il y a là de l'emmêlement potentiel... Une tentative rapide de schématisation à partir de ce texte : les grands récits politiques révolutionnaires, médiatisés par de grandes organisations, influant tout le corps social, influent les psychés individuelles qui y trouvent des échos et les intègrent dans leur construction, leurs machines désirantes ; les individus tentent de les actualiser dans des groupes et organisations et vont ainsi participer de l'actualisation des formes sociales ; mais ainsi se réinstitue des formes aliénantes du fait d'un manque d'analyse... il y a paradoxe à vouloir destituer le capitalisme en réinstituant des logiques autoritaristes... Il s'agirait surtout d'inscrire dans les groupes des analyseurs de désirs...

Me vient aussi en tête cette dualité entre fond et forme. Trouver des formes organisationnelles qui permettraient d'unifier des multitudes doit se poser en lien avec un fond politique (ou autre) qui soit en mesure de faire commun ; il n'y a pas de sens à vouloir penser articulation de groupes et de désirs si l'on n'y trouve pas une cohérence, une finalité commune, ce qui implique d'ailleurs qu'il y a forcément des désirs à écarter dans le cadre d'une composition de désirs... Il y a à penser à la fois des formes qui appelleraient les désirs à sourdre et les articuleraient, et à penser des finalités... à moins que la forme, ou autrement dit le moyen, ne soit une fin en soi : créer des formes sociales qui portent en elle le changement de société voulu... mais peut-on créer de telles formes sociales à petite échelle sans passer par une révolution sociale à grande échelle ?

Comment raccrocher cela aujourd'hui dans mon propre contexte ? À cette finalité que j'invoque : des démarches anticoloniales, autogestionnaires, néganthropiques ? Que serait un agencement de groupes sujets décoloniaux et autogestionnaires ? Les groupes qui m'entourent sont-ils sujets ? Comment vivent-ils ces processus ?

Pour mener une recherche sur cette question de la place de l'analyse du désir dans les groupes il s'agirait peut-être de pouvoir relater des expériences de groupe. Les entretiens individuels ne suffiront peut être pas à capter les dynamiques groupales et intergroupales à l'oeuvre... Ou bien il s'agirait de centrer les entretiens sur les pratiques de groupes : laissez-vous place à la multiplicité des désirs au sein de votre groupe et avec vos allié.e.s ? Comment traitez-vous cette multiplicité ?

11 On pourra lire à ce sujet Michael Hardt et Toni Negri, qui ont été je crois proche de Deleuze et Guattari, qui distinguaient Empire et Multitude, pouvoir et puissance. Keucheyan

12 C'est ce qu'il me semble comprendre, sans les avoir encore bien lu, des ouvrages suivant : F. Lordon, Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent..., La fabrique, 2019 ; M. Bookchin, Changer sa vie sans changer le monde. L'anarchisme contemporain entre émancipation individuelle et révolution sociale, Agone, 2019 ; ainsi que de ce que pouvait me dire Gilles de Staal (voir mon carnet de recherche, août 2019).